

Dans le délicat *Vladivostok Circus*, Elisa Shua Dusapin raconte la quête d'identité d'une jeune costumière qui suit un trio d'acrobates

## DANS L'ARÈNE DES RELATIONS



Un cirque déserté, entre deux saisons, dont le vide fait écho au flottement existentiel de la narratrice. KEYSTONE

ANNE PITTELOUD

**Roman** ► Il y a eu la Corée du Sud de son premier roman, le multi-primé *Hiver à Sokcho*, ville-frontière avec le voisin du Nord; il y a eu le Tokyo des exilés sud-coréens, au cœur du subtil *Les Billes du Pachinko*. Dans son troisième roman, Elisa Shua Dusapin plante son intrigue dans l'Extrême-Orient russe, cette Vladivostok si proche de la Chine et de la Corée du Nord. Mais de la cité portuaire, on n'aura qu'une vision fugace. C'est dans sa périphérie que se situe le cirque déserté où débarque la narratrice, Nathalie, jeune costumière peu sûre d'elle qui doit habiller un trio d'acrobates pour son prochain spectacle.

Anton, qui a fait ses preuves à l'ère soviétique, et le jeune Nino, font voltiger Anna à la barre russe. Celle-ci vise quatre triples sauts périlleux sans descendre de la barre, un défi vertigineux qu'ils comptent relever pour remporter le concours international d'Oulan-Oude. Dans le cirque qui s'est vidé entre deux saisons,

dans l'odeur forte et tenace des bêtes pourtant parties, ne restent que le trio et Léon, son metteur en scène.

### Questions obsédantes

Loin de chez elle, Nathalie se retrouve dans une position fragile et s'interroge sur le sens de sa présence. Un amant parti, un père lointain auquel elle écrit parfois, brossent de manière fugitive le tableau d'une solitude à la fois désirée et douloureuse. Tandis que la lumière décline et que le froid avance, la distance entre les protagonistes se réduit, et entre eux se tisse une confiance faite de petits pas et de peu de mots, dans un ballet de sentiments indicibles, de silences, tensions et rapprochements.

Elisa Shua Dusapin excelle à créer des atmosphères en quelques images qui suscitent l'émotion, à donner vie à des lieux de l'entre-deux dont le vide fait écho au flottement existentiel de ses personnages. Car si le cadre est autre, les obsessions sont les mêmes. La jeune auteure franco-suisso-coréenne poursuit ici l'exploration des questions

qui innervent ses précédents romans: la quête d'identité et la question de l'appartenance, l'exil et la distance que crée la langue étrangère, la difficulté à parler à ceux qu'on aime, la recherche d'une juste distance aux autres.

Mais dans *Vladivostok Circus*, il est question pour la première fois de confiance. Celle, absolue, sans laquelle Anna ne pourrait se lancer – Igor, le fils d'Anton, a été victime d'une chute qui l'a laissé paralysé. Et cette confiance se passe de mots, c'est un langage du corps, qui ne peut mentir. Associant la virtuosité des gymnastes à une dimension artistique et poétique, la barre russe offre ainsi à Elisa Shua Dusapin un faisceau d'images éloquentes pour poursuivre son questionnement des relations humaines.

### Couper, coller

C'est quand elle aura apprivoisé la taciturne Anna que Nathalie saura comment habiller son corps musclé marqué par les blessures. Elle qui parle trop quand elle est gênée excelle également dans un langage très

concret: celui des matières et des couleurs, des jeux d'ombres et de lumières sur les corps et les trames des tissus. Textures, texte... elle remet sans fin l'ouvrage sur le métier, et à l'instar d'une romancière coupe, colle, coud, juxtapose et choisit les couleurs. Dans sa caravane glaciale, les costumes qu'elle imagine viendront habiller les acrobates d'une seconde peau qui les sublimeront. Un acte d'amour, comprend celle qui a, justement, des problèmes de peau.

L'attention fine d'Elisa Shua Dusapin pour ses personnages, son art des silences et des ellipses, la sourde mélancolie de son écriture visuelle qui file en phrases courtes, trouvent une ampleur nouvelle dans ce roman très documenté, tissé d'anecdotes apparemment anodines, légères comme une dentelle, qui finissent par faire délicatement sens. I

Elisa Shua Dusapin, *Vladivostok Circus*, Ed. Zoé, 2020, 176 pp.

L'auteure sera au Livre sur les quais, à Morges, pour la soirée de lectures «Imaginer le monde de demain» (ve 4 à 18h) et la rencontre «Une vie sur le fil» (sa 5 à 11h). [www.livresurlesquais.ch](http://www.livresurlesquais.ch)

## L'équation douloureuse



**Premier roman** ► «Je m'appelle Fatima. Je porte le nom d'un personnage symbolique en islam. Je porte un nom auquel il faut rendre honneur. Un nom qu'il ne faut pas 'saler', comme on dit chez moi.» *La petite dernière* est un chant rythmé par des phrases courtes, urgentes, des répétitions comme des refrains: un monologue qui se construit

par fragments, reprises, retours, où chaque chapitre débute par cette affirmation originelle obsédante, «je m'appelle Fatima», «je m'appelle Fatima Daas»; un autoportrait fragmentaire où la forme épouse l'éclatement des idées, pour interroger une identité déclinée dans toutes ses nuances comme

un puzzle dont on peinerait à assembler les pièces – petite dernière d'une famille nombreuse d'origine algérienne. Clichoise étudiante à l'université, musulmane pratiquante, polyamoureuse et lesbienne, en thérapie, en colère.

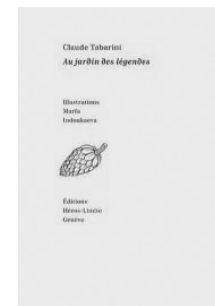
A la fois pseudonyme de l'auteure et nom de la narratrice, Fatima Daas c'est «un peu tout le monde», affirmait celle-ci dans une interview. Roman d'éducation sentimentale lesbien et face-à-face avec Dieu, *La petite dernière* brasse en effet des questionnements adolescents universels sur l'amour, l'identité, le genre, l'origine, le lien entre amour et écriture. Comment être soi sans renier sa culture, sans trahir sa famille? Comment concilier ce qui nous appartient et ce dont on hérite, la loi du groupe et celle du désir? Comment être à la fois lesbienne, donc pécheresse, et croyante, dans une famille où l'on n'exprime pas les sentiments?

La violence du rejet, de ce qui interdit d'être soi, irrigue ces pages scandées comme du rap, leur donne force et élan. Ce premier roman fait entendre une voix puissante, vibrante, celle d'une jeune auteure de 25 ans qui revendique le droit d'exprimer ses idées et a écrit ses premiers textes au lycée, où elle a participé à des ateliers d'écriture avant d'intégrer le master en Création littéraire de l'université Paris 8, nous dit l'éditeur. Mis en lumière par Virginie Despentes, ce texte aux accents durassiens est en lice pour le Prix du Monde. Fatima Daas, qui se définit comme féministe intersectionnelle, sera ce week-end au Livre sur les quais, à Morges. APD

Fatima Daas, *La petite dernière*, Notabilia, Ed. Noir sur Blanc, 2020, 192 pp.

L'auteure est invitée à la rencontre «Portraits de femmes, sa 5 à 18h, [www.livresurlesquais.ch](http://www.livresurlesquais.ch)

### LA SYMPHONIE DU PROCHE



**Recueil** ► Sa poésie comme un affût. Lui, l'improvisateur jazz battant pavillon libertaire, pose volontiers ses baguettes pour saisir à la plume le pouls du monde. Pulsations infimes que ce débuseur de miracles guette aux alentours de sa Genève natale dont il ne cesse de célébrer les

mythologies simples, les trois fois rien qui deviennent tout une fois assemblés. En vignettes, faux haïkus ou brèves chroniques, Claude Tabarini chante l'ordinaire des choses vues, la vibrante symphonie du proche

Le batteur et poète prolonge la quête de *Rue des gares et autres lieux rêvés* (2016) en plongeant cette fois *Au jardin des légendes* – recueil de beautés surprises dans les replis du quotidien, tendrement illustrées par le trait pur et sûr de Marfa Indoukaeva. Souvenirs où l'on croise les fantômes de Soupault, Chessex et Haldas, incongruités heureuses au doux surréalisme (portemanteau en embuscade ou boulette de haschisch sur peau de tambour), instantanés versifiés: qu'il s'exclame ou s'émerveille, le pointillisme poétique de Tabarini est de grande finesse. THIERRY RABOUD / LA LIBERTÉ

Claude Tabarini, *Au jardin des légendes*, Ed. Héros-Limite, 2020, 80 pp. Retrouvez le portrait de Claude Tabarini dans *Le Courrier* du 20 août 2016.

### MUSIQUE JUSQU'AU BOUT

**Roman** ► A priori, obtenir plein succès au Carnegie Hall, à New York, en jouant des airs populaires russes a de quoi éjouir Gleb Ivanovski, guitariste virtuose. A 50 ans, toutefois, le musicien se découvre atteint de la maladie de Parkinson. C'est sur cette nouvelle inquiétante que démarre



*Brisbane*, dernier roman d'Evgueni Vodolazkine. Si Gleb a opté pour un panel de chansons russes, c'est que ses mains auraient été plus à la peine en interprétant de la musique classique. Mais la salle est conquise.

Bouleversé par ce diagnostic qui hypothèque sa carrière, Gleb ne sombre pourtant pas. Dans un avion, il fait la connaissance de Nestor, écrivain à succès qui lui propose d'écrire sa biographie. *Brisbane*, ouvrage intitulé d'après la ville d'Australie où a émigré Irina, mère du guitariste, résonne dès lors de deux voix, alliant passé et présent. Au XXI<sup>e</sup> siècle s'ajoute le XX<sup>e</sup>, alors qu'on découvre l'enfance et la jeunesse de Gleb en Ukraine à l'ère soviétique, à mesure des progrès de l'intéressé dans ce qui deviendra son métier, la musique.

Le contraste est marqué entre l'émergence d'un talent, naguère, et l'approche, à l'autre bout, du moment où le guitariste annoncera la fin de sa carrière à cause de son handicap croissant. Malgré l'échéance qui approche, *Brisbane* montre un protagoniste qui s'investit soudain à plein dans des duos avec la jeune Véra, une pianiste hors pair gravement malade qui jouera jusqu'à la limite de ses forces, portée par l'élan que lui imprime Gleb. L'irruption de Véra, dernier combat du musicien au crépuscule de son art, confère au roman une dimension dramatique et touchante, rappelant que Parkinson n'a en rien amoindri la fibre généreuse et solidaire de Gleb. MARC-OLIVIER PARLATANO

Evgueni Vodolazkine, *Brisbane*, traduit du russe par Anne-Marie Tatis-Botton, Ed. des Syrtes, 2020, 323 pp.

Soutenez Le Courrier,  
faites un don!

CCP 12-1254-9